

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Huitième anniversaire de Mgr l'archevêque. — IV Adresse présentée à Mgr l'archevêque de Montréal par M. l'abbé René Labelle, p. s. s. — V M. l'abbé Gignac, curé de Sherbrooke. — VI Un deuil public à Liverpool : l'apôtre des vagabonds et des abandonnés. — VII Cérémonie religieuse à la Providence, Maison-Mère de Montréal. — VIII Aux prières.

ANNONCES À FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 20 août

Fête de S. Barthélemy et, dans le dioc. de Joliette, 1er anniversaire de la consécration de l'évêque.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 27 août

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Bernard (Lacolle), de Saint-Joachim (Pointe-Claire), et de Saint-Louis (Montréal et Terrebonne).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité des titulaires de Saint-Joachim (Châte-à-Blondeau), du Saint-Cœur-de-Marie (Plaisance) et de Saint-Bernard (Fournier).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Fêtes des titulaires du Saint-Cœur de Marie (Granby) et de Saint-Césaire; solennité de celui de Saint-Louis (Bon-Secours).

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité du titulaire de Saint-Louis (Westbury).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité des titulaires de Saint-Joachim, de Saint-Louis (Blanford) et de Saint-Zéphirin (Courval).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité des titulaires de Saint-Joachim (Châteauguay), et de Sainte-Jeanne (Ile Perrot).

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité des titulaires de Saint-Joachim Deux-Joachim), de Saint-Louis (Wasawasa) et de Saint-Zéphyrin (Mackey Station).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Solennité du titulaire de Saint-Barthélemy.

HUITIEME ANNIVERSAIRE
DE LA
CONSECRATION EPISCOPALE
DE
MGR L'ARCHEVÊQUE

LE 8 août a ramené, pour la huitième fois, le clergé et les fidèles du diocèse de Montréal autour de leur archevêque vénéré ; tous ensemble, dans une commune prière, prêtres, religieux et laïques, ont remercié le ciel des grâces si visiblement attachées à la consécration épiscopale du pasteur qui préside depuis 1897 à nos destinées religieuses.

De bonne heure, le matin, Monseigneur a reçu, dans son bureau de travail, les félicitations et les souhaits de ses coopérateurs les plus immédiats, les membres de sa maison épiscopale.

Plus tard, paré de ses habits pontificaux, Sa Grandeur officiait solennellement dans la cathédrale, au milieu d'une assistance nombreuse.

Le peuple d'Hippone aimait à redire dans les grandes circonstances : Seigneur, exaucez-nous ; et donnez à votre serviteur, notre évêque, vie, joie et félicité. Ces paroles, la foule des personnes présentes les répétaient en ce moment, pour en faire à la fois une acclamation et une supplication.

Elles résument parfaitement aussi l'adresse de circonstance qui fut prononcée, du haut de la chaire, par M. René Labelle, directeur du collège de Montréal ; — adresse qui a vivement impressionné l'auditoire et provoqué souvent des signes d'une discrète approbation.

Etait-ce l'effet du contact encore tout récent des divins

mystères, ou le souvenir d'une promesse de bonté toujours plus étendue rapportée de ses relations intimes avec le *meilleur* des papes, Monseigneur s'est montré dans sa réponse particulièrement paternel et affectueux ?

Il a d'abord remercié M. Labelle des vœux si délicats exprimés au nom de tous. Dieu entendra ces vœux pour la gloire de son nom et le plus grand bien des âmes.

Il a remercié ensuite ses vénérables frères du chapitre métropolitain, tous les prêtres de son clergé, les religieux et les religieuses, les familles chrétiennes et les fidèles qui, à un titre ou à un autre, lui accordent, avec tant de dévouement et de filiale déférence, l'appui précieux de leur coopération dans les charges multiples d'une administration aussi vaste que celle de l'Eglise de Montréal.

Il a donné en particulier un témoignage de sa fraternelle gratitude à l'auxiliaire dévoué, sur lequel il lui est permis désormais de se décharger en partie des fonctions épiscopales, devenues matériellement trop nombreuses pour un seul évêque.

Nous aimons à le dire, à être ainsi loués, appréciés et encouragés, on trouve un puissant encouragement, un regain de zèle et d'activité ; et l'on s'attache plus vigoureusement au cœur de l'évêque, à toutes ses pensées directrices.

Mais les pasteurs ne doivent pas être seulement pères dans leur diocèse ; il faut aussi, c'est une fonction fondamentale de leur ministère, qu'ils soient chefs et sentinelles vigilantes.

Cette conception de leur charge, la seule assez complète pour être totalement juste, nous avons plusieurs fois béni la Providence de l'avoir donnée aux évêques de l'Eglise de Montréal.

Mgr Bruchési la possède à un haut degré.

Ses appels aux devoirs de la vie chrétienne, ses directions épiscopales ont bien souvent franchi les limites de :

son diocèse, portant le mot qui éclaire et rassure, corrige et fortifie ; le mot qui a consolidé près de lui des œuvres existantes à la veille de péricliter, qui a créé des œuvres nouvelles exigées par le malheur des temps ou simplement par le progrès moderne ; le mot capable d'arrêter les envahissements du mal, ou de réveiller des énergies latentes heureuses d'avoir une occasion de se manifester.

Faisant allusion à la profanation du dimanche, à la plaie sociale de l'imtempérance, à la question ouvrière, à l'expansion nécessaire de l'évangile pour combler les vides causés par l'apostasie des nations catholiques, Monseigneur a de nouveau prononcé, mardi dernier, avec une éloquence tout apostolique, des paroles qui ont retenti comme un large et vigoureux programme.

Il a annoncé la fondation canonique, qui se ferait ce jour-là même, d'une œuvre canadienne de religieuses missionnaires, la création future d'une œuvre similaire pour les prêtres qui voudraient se consacrer à la conversion des infidèles, la venue prochaine au milieu de nous des Pères de Saint-Vincent de Paul qui se dévoueront exclusivement aux patronages et aux cercles ouvriers, et l'organisation paroissiale définitive de la colonie italienne qui vient d'être confiée aux RR. PP. Jésuites.

Mgr l'archevêque a également exprimé sa ferme volonté de s'opposer de toutes ses forces à l'introduction dans notre ville des représentations théâtrales le dimanche, et son désir de voir s'établir partout, comme œuvre du ministère pastoral, une croisade sainte contre les abus des liqueurs enivrantes.

On le voit, les anniversaires commandées par l'Eglise ne sont pas uniquement une occasion de prier et d'offrir au Seigneur des actions de grâces.

Sans les œuvres la foi est morte ; elle vit dans l'action.

Telle est la leçon qui se dégage du trop pâle compte rendu que nous venons d'écrire.

A chacun, dans sa sphère d'activité et d'influence, d'en faire son profit.

A tous de prendre la résolution de seconder généreusement le chef spirituel de ce diocèse, afin de rendre possible la réalisation du programme qu'il a tracé à notre zèle comme au sien.

A D R E S S E

PRÉSENTÉE À

MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

PAR

M. l'abbé RENÉ LABELLE, P. S. S.

Monseigneur,

Nous sommes tous réunis, autour de votre trône et près des saints autels, pour célébrer le huitième anniversaire de votre consécration épiscopale et pour vous renouveler, en cette circonstance particulièrement heureuse, l'assurance de notre profond respect et de notre filial dévouement.

Des heures solennelles ont, à différentes époques, marqué les phases de votre vie chrétienne ou sacerdotale, Monseigneur ; mais aucune n'est plus chère à votre cœur que celle de votre élection. Heure de lutte et de douloureuse anxiété, peut-être, quand la voix du Pontife suprême vous appela aux fonctions du ministère épiscopal : de religieuses terreurs saisissent les âmes aux approches de ces redoutables missions du Seigneur ; mais heure de confiance et de joies puisées dans le Sacré-Cœur de Jésus, quand vous receviez la plénitude du sacerdoce et qu'aux acclamations de tout un peuple depuis longtemps conquis par vos éminentes qualités, vous preniez possession de votre splendide héritage.

Il vous en souvient comme d'hier, et ces pieux souvenirs tiennent si bien la première place dans votre cœur que même les fêtes du vingt-six octobre et du trente juin s'effacent en quelque sorte devant l'anniversaire de votre consécration épiscopale.

Or, Monseigneur, cette fête, qui résume toutes vos fêtes, est aussi la nôtre, celle de votre clergé, des communautés religieuses et des familles chrétiennes qui ont le bonheur d'être guidés par votre houlette pastorale. Oui, nous communions à vos joies, Monseigneur, et nous voudrions que, chaque jour, elles inondent votre âme au point de lui faire oublier ses nécessaires souffrances pour la justice et la vérité.

D'ailleurs, l'éclatant succès de votre ministère est un appel à la jubilation. Nous ne voulons pas faire violence à votre humilité, Monseigneur, en révélant ici tout ce que le ciel accorde de bénédictions à vos œuvres diocésaines ; mais qu'il nous soit permis de signaler au passage la réalisation magnifique de quelques-uns des vœux les plus chers à Votre Grandeur.

Une de vos plus dévouées communautés religieuses fléchissait sous le poids de l'épreuve ; des revers de fortune considérables menaçaient l'efficacité de son zèle et l'extension de sa vie extérieure. Qui dira les angoisses dont votre âme fut assaillie quand, mesurant toute l'étendue de ce malheur, elle ne trouvait aucun remède, ni aucune issue. Pourtant il fallait agir, et promptement. Vos ressources n'étaient pas abondantes ; mais afin de montrer à tous, prêtres et fidèles, comment dans les idées chrétiennes, le sacrifice et l'aumône doivent se prêter un mutuel appui, Votre Grandeur s'engagea pour une somme considérable. Aussitôt, d'un élan unanime, aux prix des sacrifices les plus méritoires, vingt-deux communautés sœurs ont suivi l'exemple décisif de leur évêque en garantissant la dette des clers de Saint-Viateur jusqu'au

montant de trois cent mille piastres. Une pareille abnégation nous ramène aux temps héroïques de la primitive Eglise et fait honneur au chef magnanime qui l'inspire autant qu'à la catholicité toute entière.

L'Eglise, notre mère, boit en ce moment jusqu'à la lie le calice amer des douleurs et des humiliations. Elle a toujours compté sur la France pour le soutien de ses œuvres à l'étranger, et la France catholique est paralysée par une persécution dont la stratégie savante dépasse tout ce qu'on a vu dans le passé. Elle souffre, elle s'alarme, et selon l'énergique expression de Bossuet, « ce qu'on y craint est plus redoutable encore que ce qu'on y souffre ». C'est la perte des vocations religieuses et avec elle l'affaiblissement des œuvres apostoliques que l'on appréhende le plus. Pourquoi l'Eglise du Canada, si florissante et désormais capable de servir les intérêts généraux de la chrétienté, n'aiderait-elle pas à conjurer ce péril? Vous l'avez pensé, Monseigneur, et le Souverain-Pontife a vite approuvé vos généreux desseins. « Fondez, disait-il, fondez ! Voici le nom que je donne à vos nouvelles religieuses ; elles s'appelleront les Sœurs de l'Immaculée-Conception ». Et Rome a parlé, et l'œuvre est fondée. Ce soir, vous irez recevoir les vœux solennels de la première supérieure de cette jeune communauté, bénir ses compagnes qui formeront nos futures missionnaires canadiennes, et placer officiellement dans l'écrin de l'Eglise cette pierre d'un nouveau prix que vous avez découverte sur le sol du Canada français.

Nous pourrions distinguer encore entre tant d'œuvres auxquelles votre zèle vous a fait participer celle des relations plus étroites à établir entre le Saint-Siège et nos communautés religieuses ; celle non moins intéressante de la formation théologique de vos clercs qui sont encore les plus nombreux à puiser la science ecclésiastique à la source même de l'infaillible doctrine, à l'ombre de la Chaire de Saint-Pierre, au Collège Cana-

dien ; mais nous nous bornerons à louer votre sollicitude pour la noble classe des ouvriers.

Monseigneur, c'est un souvenir inoubliable que celui de la fête du travail inaugurée sous la grande voûte étollée de Notre-Dame, le 4 septembre 1904. Vous les aviez convoqués là, ces frères travailleurs, pour affirmer leur inébranlable confiance dans les directions de l'Eglise et pour se consacrer avec leur évêque au Christ ouvrier. Et de tous les coins de la métropole nous les avons vus accourir à votre chaleureux appel. Le spectacle surtout fut grandiose quand de ces milliers de poitrines jaillit l'*amen* final de votre consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Monseigneur, vous réalisiez alors l'un des plus beaux rêves de votre vie : contempler sous les rayons de l'ostensoir la vaillante armée du travail, lui faire saluer la bannière de l'Eglise et la lancer à la conquête de sa subsistance sur le mot d'ordre de l'évangile et des papes.


Le vicaire-général, d'après la théorie du droit canon, ne formant qu'une seule personne morale avec son évêque, la plus délicate manière de le louer est de ne le séparer pas, dans notre pensée et dans notre reconnaissance, de son auguste supérieur. Faut-il ajouter que cela nous est plus naturel encore depuis que de votre collaborateur vous avez voulu faire, Monseigneur, votre frère dans l'épiscopat.

Monseigneur, nous aimons à rappeler toutes ces choses non en vue de décerner des louanges vaines et stériles ; mais afin de montrer l'Eglise honorée par le ministère exceptionnellement fécond d'un de ses pontifes, devenu en si peu de temps l'une des gloires les plus pures de sa hiérarchie.

Daigne Votre Grandeur agréer, avec l'expression de la religieuse obéissance que nous déposons à ses pieds, les hommages de ses très humbles et très dévoués fils en Jésus-Christ.

M. L'ABBE GIGNAC

Curé de Sherbrooke

 E mercredi 19 juillet, sur le lac Aylmer, près de Garthby, un malheureux accident de chaloupe enlevait à l'affection de sa famille, de sa paroisse et de ses amis le très distingué curé de Sherbrooke, M. l'abbé Joseph-Arthur-Hercule Gignac.

Avec lui, quatre compagnons, MM. Hector et Eugène Codère, Wilfrid et Damase Massé, restaient ensevelis sous les eaux profondes (125 pieds) ; tandis que deux jeunes gens, MM. Charles et Raoul Codère, échappaient quasi miraculeusement à la mort.

La nouvelle se répandit tout de suite aux quatre coins du pays. Elle eut un douloureux retentissement.

Hélas, souvent, à cette saison de l'été, les eaux de notre fleuve, de nos lacs ou de nos rivières font ainsi des victimes. Rarement elles les choisissent plus connues et plus aimées.

Nous devons nous incliner devant les mystérieuses volontés de la Providence divine. Ceux mêmes qui nous paraissent nécessaires et que personne à coup sûr ne peut remplacer complètement partent soudainement, alors que tant d'autres, à peu près inutiles, pourraient si bien partir !

Dieu seul est le juge et le maître des destinées humaines. Que son saint nom soit béni !

* * *

L'abbé Gignac avait cinquante ans, étant né à Deschambault en 1855. Sa vie a été bien remplie. Le premier d'une famille de quinze enfants, il connut dans sa jeunesse la dure loi de la nécessité et dut pourvoir lui-même à assurer son avenir. Il le fit avec courage, il le fit avec succès.

Dieu l'avait admirablement doué. Son âme sensible savait se communiquer. Il vibrail au contact des souffrances humaines ; et son grand cœur se répandait avec mesure, mais avec une éloquence naturelle qui en faisait l'un des plus sincères orateurs que j'aie connus. Aussi bien, l'axiome est ancien, c'est le cœur qui fait les vrais orateurs : *Pectus est quod disertus facit.*

Un jour de notre vie d'étudiant en Italie, l'abbé H. Gignac, l'ancien curé devenu mon collègue, son frère, le distingué professeur de Droit Canon à Québec, et moi nous voyagions de Florence à Rome, en chemin de fer. La route était longue et la conversation aurait pu facilement languir. Mon estimé confrère me fit le récit mouvementé de sa vie assez extraordinaire.

A l'âge de treize ans, grâce à la bienveillance d'un oncle maternel, l'abbé Courteau, missionnaire au Cap Breton, il avait été envoyé à l'école de M. Bédard de Lotbinière, maître qui a formé aux rudiments du français et du latin plus d'un prêtre futur. Mais l'abbé Courteau étant mort, le jeune Gignac dut gagner sa vie. Il fut engagé à bord d'un navire marchand qui voyagait sur le Saint-Laurent et les grands lacs. Pendant trois ans, il fut cuisinier, matelot, mousse, que sais-je ? Mais il avait le goût ou mieux la passion de s'instruire. Une *histoire sainte* lui étant tombée sous la main, puis une *histoire ancienne* de Drioux, il les apprit par cœur. Plus tard, il travailla sur le *chemin de fer du Nord*..... Un maître d'école, aujourd'hui le curé Plante, de Saint-Fortunat, lui offrit la place de *moniteur* avec la promesse d'aider à son instruction. Certes il accepta !

« Ah ! me disait-il, si vous saviez ce que cela me faisait au cœur quand, dans mes voyages de navigateur, je voyais à Québec ou aux Trois-Rivières, dans le chœur des cathédrales, mes anciens amis de l'école servir à l'autel ou chanter les répons ! Moi aussi, j'aurais tant voulu me préparer à devenir prêtre ! »

Et je ne puis rendre ici ce qu'il y avait, sur la route de Rome, d'expression et de vie dans sa figure et dans son regard.

A 19 ans, il entra à l'École Normale de Québec, sous le principal M. Lagacé, et le vice-principal l'abbé Rouleau, depuis son ami de toujours.

Très rapidement et avec de très grands succès, il fit ses études. A 21 ans, en 1877, il entra au séminaire de Sherbrooke, comme séminariste-professeur.

Sans doute cette position offre moins d'avantage pour l'étude que celle de séminariste à Montréal ou à Québec. Personne n'en disconvient. Mais la grâce de Dieu supplée parfois aux lacunes que les circonstances providentielles imposent. Notre pays est peuplé de prêtres — voire même d'évêques — qui, pour quelques-uns, ont dû étudier en enseignant ! En faisant la volonté de leurs supérieurs ils ont été bénis. L'abbé Gignac fut de ceux-là.

Quand plus tard, après dix ans de stage comme curé, il vint à Rome avec nous en 1892, il prouva aux bacheliers et aux licenciés, ses collègues, que le talent donné par le Bon Dieu et le travail opiniâtre peuvent faire des merveilles ! L'un des seuls de sa promotion, en 1894, il conserva toutes les *boules blanches* à son examen de Doctorat en Droit Canonique.

Au *studio* de la Congrégation du Concile, il discutait avec une supériorité marquée, et, en classe, à l'Apollinaire, il contribua mieux que personne à attirer l'attention des professeurs sur les Canadiens. Je suis particulièrement heureux de rendre à sa mémoire cet hommage mérité.

* * *

Avant de venir à Rome il avait été curé à Stoke (1883), puis à Garthby (1888). A son retour (1895), il fut nommé curé de la cathédrale de Sherbrooke. En novembre 1904, à son départ pour l'Europe avec Mgr le grand-vicaire Chalifoux, Mgr La-Rocque nomma M. le curé Gignac administrateur du diocèse.

D'ailleurs, outre sa position de curé, il occupait plus d'une charge déjà dans l'Administration du diocèse ; car il jouissait de la confiance de son évêque à un haut degré.

Il était défenseur du lien. Ceux qui ont eu à soutenir quelques causes devant le tribunal de Sherbrooke savent combien il était difficile d'obtenir de lui un *satisfacit* quelconque. Comme tous les hommes fermes et droits, il tenait à ses idées ; et une fois qu'il avait vu la vérité quelque part, ce n'était pas commode de l'amener à d'autres vues.

Comme curé il était, il me semble, plutôt sévère ; ce qui d'ailleurs était dans son tempérament et ce à quoi sa sévérité envers lui-même lui donnait droit. Ses paroissiens l'estimaient et le respectaient profondément. Les protestants ont rendu à sa mémoire d'admirables témoignages.

Ce savant — car il l'était — qui s'était fait lui-même, fut avant tout un homme de règle et de sacrifice. Devant Dieu ce sera sa gloire.

Devant les hommes la marque de son souvenir sera peut-être surtout son éloquence si naturelle, si sincère et si vraie. Il aimait l'art du maniement de la parole. Il tenait cela de la nature et aussi sans doute de son professeur M. Lagacé. Il étudia spécialement à Paris sous le célèbre professeur d'élocution M. Damien. Pour ses sermons, qu'il écrivait avec un soin minutieux, il se préparait dans le secret du cabinet à un débit raisonné et artistique. Mais, une fois en chaire, ça n'y paraissait plus, tant il savait rester naturel quoique un peu compassé.

Je suis sûr que les citoyens de Sherbrooke n'oublieront pas de longtemps la parole si vivante et si imagée du regretté curé Gignac.

* * *

Et il est mort soudainement, j'allais dire stupidement, dans un vulgaire accident de chaloupe à voile, chavirée par un

coup de vent ! Lui, ce navigateur expérimenté, lui, cet homme prudent en toutes choses à l'excès !

Pauvres faibles humains que nous sommes ! Ah ! que les coups de la Providence sont parfois stupéfiants.

* * *

Je n'ai pas dit, par discrétion, que le curé Gignac fut la providence de sa famille, qu'il fit beaucoup pour son frère, le distingué professeur de Québec, pour ses sœurs, les deux religieuses, pour son vieux père et sa vieille mère. Ce sont là choses qu'il faut taire ou, quand on les connaît, se contenter d'admirer.

Mais je ne terminerai pas ce modeste hommage à sa mémoire, sans offrir publiquement à son cher frère, l'abbé J.-N. Gignac, l'auteur bien connu du *Compendium* de Droit Canon à l'usage du clergé canadien, le sincère témoignage de ma profonde sympathie.

Votre frère, mon cher ami, fut pour nous tous un modèle de vie sacerdotale tout ensemble pieuse et active.

Son grand geste de la fin tragique de sa vie, alors que sur les flots agités du lac Aylmer il absolvait ses compagnons de naufrage, est pour tous ceux qui l'ont aimé la plus précieuse des consolations.

Pour un prêtre c'est si noblement mourir que de mourir en absolvant !

Hélas, le lac perfide continue de garder ses victimes ; et, au jour des funérailles, comme l'a si éloquemment souligné Mgr l'archevêque de Montréal, son catafalque était vide !

Mais au jour des solennelles rétributions, au tribunal de Dieu, sa vivante et expressive figure — c'est notre confiance — n'en brillera pas moins de tout le reflet de sa belle âme de prêtre.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

UN DEUIL PUBLIC A LIVERPOOL

L'apôtre des vagabonds et des abandonnés

LL vient de mourir à Liverpool un vieux prêtre catholique auquel la grande cité (elle compte plus de 700,000 habitants, non compris les faubourgs) a décerné les honneurs réservés aux premiers citoyens. C'est Mgr Nugent, ou plutôt le « Père Nugent », comme tout le monde, protestants et catholiques, l'appelait. Ses funérailles ont eu lieu au milieu d'une foule immense. A l'*Hôtel de Ville*, à la façade des grands clubs et de beaucoup de maisons particulières, les drapeaux flottaient en berne. Tous les jours, sans disjunction d'opinions religieuses ou politiques, ont consacré au défunt les articles les plus élogieux.

Pendant plus d'un demi-siècle, le Père Nugent avait été dans la grande ville maritime l'âme de toutes les causes populaires, l'apôtre et l'initiateur de toutes les œuvres de relèvement et de miséricorde. Ce n'était ni un savant, ni un polémiste. C'était l'homme du peuple, un prêtre apôtre, un organisateur hors ligne ; il avait à un haut degré ce que les Anglais appellent le « public spirit », c'est-à-dire l'intelligence des grandes causes qui intéressent la cité ou l'humanité.

L'abbé Nugent débuta comme vicaire et comme aumônier de prison. En étudiant de près la vie de ses malheureux paroissiens d'occasion, il comprit la part qui revient dans la criminalité à l'abandon de l'enfance, à la détresse des filles-mères, aux misères du vagabondage dans les grandes villes. Une de ses premières grandes œuvres fut « le Refuge des Enfants vagabonds ». En 1864, ses recherches lui montrèrent qu'il y avait dans l'agglomération de Liverpool environ 23,000 enfants sans foyer, sans affection, poussant au hasard.

Le Père Nugent fut le « père » de ces petits malheureux, à Liverpool, comme le chanoine Saint John est le père de ces petits malheureux à Londres.

Certains soirs, il donnait la soupe et le logis à six cents de ces pauvres petits sans gîte. Nous avons vu un spectacle analogue à Londres, dans le « Boys Refuge » du bon chanoine Saint John. Cela ne s'oublie pas. Les quelques enfants mendians qu'on rencontre dans une ville de province, ne donnent pas une idée de la détresse infinie et spéciale qui se lit sur les visages faués des petits abandonnés qui errent par milliers — fruits du hasard ou du vice — dans les villes comme Londres, Paris, ou Liverpool.

L'œuvre de l'enfance abandonnée ne fut pas la seule qu'il créa.

Il fonda également une Maison pour les femmes repentantes, un Asile pour les femmes pauvres sans domicile, une Maison de la Maternité pour les pauvres filles tombées, une Maison de la Providence pour les orphelines, une Oœuvre pour les prisonniers libérés. Il fut un des membres les plus actifs du mouvement de tempérance. Et comme si toutes ces œuvres ne suffisaient pas pour remplir une vie d'homme, il fonda, dès 1867, un journal : *The Northern Press*, qui est devenu aujourd'hui, sous le nom de *Catholic Times*, le principal organe hebdomadaire des catholiques anglais.

Comme nous l'avons dit, sa mort fut un deuil public. La chambre de commerce, la municipalité, les tribunaux, la presse de tous partis, les pasteurs anglicains rendirent hommage au prêtre catholique qui avait tenu une si grande place dans la ville. Parmi les centaines de télégrammes qui affluèrent auprès de Miss Nugent, la sœur du défunt, relevons le suivant, des Sandwichmen (hommes-réclame, camelots). Il est ainsi conçu : « Les Sandwichmen de Liverpool, réunis à l'Associa-

tion de la Nourriture (Food Association), envoient avec tristesse leurs hommages suprêmes à un des plus nobles défunts, Mgr Nugent. » Le prêtre catholique dont l'éloge funèbre est ainsi fait simultanément par l'élite d'une grande ville protestante et par les Sandwichmen, ce prêtre-là, a été un grand homme de bien. X.

CEREMONIE RELIGIEUSE

A la Providence, Maison-Mère de Montréal

JEUDI, le 10 août, Mgr Racicot, évêque de Pogle et auxiliaire de Mgr l'archevêque de Montréal, a reçu les premiers vœux de religion de six novices vocales dont voici les noms :

Sœur Laura Corbell, dite Sœur Marie-Praxède, de Montréal ; Sœur Marlon Reynolds, dite Sœur Archibald, de Whituez de Madawaska ; Sœur Evéline Benoit, dite Sœur Anne-Cécile, d'Hochelaga ; Sœur Sara Bourassa, dite Sœur Edouard, de Shawinigan ; Sœur Clara Courville, dite Sœur Marie-Edmond, de Sainte-Justine de Newton ; Sœur Alida Champagne, dite Sœur Félix de Brescia, de Saint-Léonard de Nicolet.

Le saint sacrifice de la messe a été offert par M. l'abbé J.-H. Champagne ; et le sermon de circonstance, prêché par le Rév. Père A. Michelot, s. j., prédicateur de la retraite.

AUX PRIERES

Sœur Sainte-Virgilia, née Margaret Burke, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Sœur Marie-Esther, née Maria Leblanc, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Saint-Henri, Montréal.

Mme Camille Cousineau, née Eugénie Jasmin, décédée à Saint-Laurent.

M. Jean-Baptiste Charron, décédé à Laprairie.